Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 148 (2003)
Heft: 8

Artikel: Afghanistan : une victoire non conventionnelle. 2e partie
Autor: Monnerat, Ludovic
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-347164

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Afghanistan

Une victoire non conventionnelle (2)

Une année et demie après son déclenchement, l'opération «ENDURING FREEDOM» lancée par les Etats-Unis n'a pas atteint tous ses objectifs. Mais les actions décisives des premières semaines et le succès spectaculaire qu'a symbolisé le renversement des Taliban ont mis en évidence la flexibilité intellectuelle des forces armées américaines[1].

Maj EMG Ludovic Monnerat

Des forces spéciales chez l'habitant

Il serait faux de croire que les Bérets verts se contentent d'indiquer des cibles à l'aviation et de mettre en mouvement un rouleau compresseur irrésistible. Ils partagent la vie rustique des combattants afghans, les risques et les aléas des combats, les us et coutumes de la région; ils montrent l'exemple en menant l'assaut et enseignent les tactiques élémentaires du combat d'infanterie; ils soignent les blessés et assurent le ravitaillement. Dans bien des cas, ils affrontent des adversaires nettement plus nombreux et s'appuient sur les frappes aériennes rapprochées, qu'ils demandent à partir d'une tranchée sommaire ou depuis le dos d'un cheval. L'effet principal de leur engagement est de transformer des factions misérables et démoralisées en troupes assez efficaces, prêtes à combattre les Taliban.

Le 3 novembre 2002, un détachement bataillonnaire, un *C-Team* de 15 hommes, est inséré à Dara-e-Suf; commandé par un lieutenant-colonel, il rejoint Abdul Rashid Dostum avec une carte géante destinée à coordonner une offensive concentrique sur Mazar-i-Sharif. Des téléphones satellitaires *Inmarsat* sont remis aux principaux chefs de guerre, afin qu'ils puissent communiquer entre eux, mais les officiers du SFG conservent une liaison permanente avec les équipes détachées à leurs côtés. Les décisions sont ainsi étroitement orientées et surveillées par les Bérets verts, qui n'hésitent pas à montrer un morceau du *World Trade Center* pour couper court aux discordes entre rivaux. Un autre *C-Team* entre également en action à cette date, probablement à Kunduz. En moyenne, une équipe est ensuite insérée chaque jour.

La décision de la campagne est suspendue à la prise de Mazar-i-Sharif. Appuyés chacun par une équipe complète, les «généraux» Dostum, Atta et Mohaqqiq convergent vers la cité et l'encerclent le 8 novembre. Les combats de rues tant redoutés n'auront pas lieu: rudement secoués par deux semaines de raids intensifs, les Taliban prennent la fuite le lendemain, sous les bombes alliées. C'est l'ensemble des lignes adverses qui s'effrite à cette date, alors que la presse occidentale évoque un bourbier pour décrire la situation. Le 10 novembre, les troupes de l'Alliance de Nord et leur escorte américaine entrent dans Mazar-i-Sharif sous les vivats de la population. La dynamique qui va renverser le régime du mollah Omar est dès lors lancée.

La prise de Kaboul...

Dès que la route de Kaboul est entrouverte, les chefs de l'Alliance ne songent qu'à s'y ruer. Le Département d'Etat américain tente de les retenir, car le gouvernement post-taliban n'est pas défini, mais l'orgueil des chefs de guerre les incite à poursuivre le mouvement. Sur l'axe menant à la capitale, les frappes aériennes et les pots-de-vin provoquent des changements de camps spectaculaires chez les Afghans, dont les Taliban étrangers font immédiatement les frais: ils n'ont que rarement la vie sauve. Le 13 novembre, les troupes du général Khan sont accueillis par des Kaboulis en liesse. Pourtant, le calme ne succède pas

[1] *Première partie, voir* RMS, *juin 2003.*

automatiquement à la libération. Les factions rivales tentent de s'arroger le plus de pouvoir possible, et n'hésitent pas à demander l'appui des Américains qui les accompagnent toujours. Comme de juste, la diplomatie succède aux combats...

La chute de Mazar-i-Sharif fait également sentir ses effets au sud du pays, où les agents de la CIA s'efforcent de dénicher un chef de guerre pashtoun capable de combattre les Taliban. L'exécution d'Abdul Haq, fin octobre, a montré la difficulté à évoluer dans ces régions largement soumises à la loi des étudiants en religion, mais un leader tribal du nom d'Hamid Karzai semble pouvoir jouer un rôle d'envergure. Après avoir reçu des armes et des munitions grâce à la CIA, il bénéficie de l'appui d'une équipe de Bérets verts, alors que Kaboul tombe aux mains de l'Alliance du Nord; il tente de prendre la ville de Tarin Kot, capitale de la province d'Urazgan, et de montrer ainsi la voie aux autres tribus pashtounes. Cependant, les habitants de la ville les devancent le 16 novembre, en exécutant les responsables taliban et en appelant Karzai, qui y établit ses quartiers.

Dans la nuit, la nouvelle parvient aux militaires américains qu'une force comprenant 80 véhicules tout-terrains se dirige vers eux; lorsque les combattants afghans alliés, au matin, aperçoivent le nombre d'ennemis, ils prennent la fuite et les Bérets verts sont contraints de se replier, mais ils ouvrent le feu, puis déclenchent des frappes aériennes qui déciment le convoi taliban et ses 400 hommes, sous le regard des nombreux enfants de la ville. Le prestige d'Hamid Karzai en est notablement renforcé; les conseils comme l'exemple des Américains lui permettent d'accroître la pression exercée sur les Taliban. Le 5 décembre, alors qu'il vient d'être nommé président par interim du nouveau gouvernement, Karzai est légèrement blessé par une bombe à guidage GPS dirigée par erreur sur la position du contrôleur avancé, qui tue trois Bérets verts et cinq Afghans.

C'est la dernière bombe larguée sur la région: à cet instant, les Taliban envoient une délégation à Karzai pour signifier leur reddition à Kandahar, qui sera prise le 6 décembre. La poursuite des Taliban et des membres d'Al-Qaïda continue les jours suivants, mais les bombardements diminuent notablement à partir de la moitié du mois. Le 22 décembre, une cérémonie d'installation du nouveau gouvernement a lieu à Kaboul en présence du général Franks, pendant que les premiers combats d'envergure commencent à l'est du pays, dans la région de Tora Bora, où se sont retranchés les séides d'Oussama Ben Laden. La seconde phase de l'opération «ENDURING FREEDOM» a débuté.

Ce qu'ont fait les forces spéciales

L'action des forces spéciales se résume aux exploits du *5th SFG*. Les pilotes notamment du *160th Special Operations Aviation Regiment* (*SOAR*) sont lourdement mis à contribution pour l'insertion, l'extraction, le ravitaillement et l'appui de feu des équipes au sol. A elle seu-

le, une opération d'extraction peut mobiliser 1 avion de transport *MC-130 Talon*, 2 hélicoptères *SH-60 Black Hawk* et 1 canonnière *AC-130*. Si l'on admet que la presque totalité du soutien fourni aux quelque 400 Bérets verts, contrôleurs avancés et opérateurs de la CIA engagés en Afghanistan l'a été par voie aérienne, on mesure l'effort au niveau de la logistique et des transmissions que cela représente.

Un domaine d'activité tout aussi important est celui des opérations psychologiques. Le *4th Psychological Operations Group* a envoyé un important détachement de Bérets rouges au Pakistan et tenté d'influencer la population afghane par de multiples moyens, la plupart mis au point à leur base de Fort Bragg. En premier lieu, 4 avions spécialisés *EC-130 Commando Solo* commencent, dès le 7 octobre, à émettre dix heures par jour de la musique afghane et des informations diverses, alors que des milliers de postes de radio sont largués. A la suite de chansons vantant la résistance à l'envahisseur soviétique et la fierté de l'histoire afghane, des slogans en dari et en pashtou rappellent aux auditeurs le joug des Taliban et les responsabilité de ceux-ci dans les malheurs subis depuis des années.

Un nombre considérable de tracts différents sont confectionnés. Confrontés à de nombreux écueils, comme l'analphabétisation de la population ou le fait que le mot «terroriste» est intraduisible, les spécialistes recourent à des symboles graphiques. L'un d'entre eux représente un soldat taliban

en train de battre une femme recouverte de la tête aux pieds, avec un texte demandant si tel est l'avenir souhaité pour les femmes et les enfants. Comme les appels à la reddition sont peu compatibles avec la culture afghane, des tracts analogues à ceux utilisés durant la guerre du Golfe sont peu utilisés. Au total, le groupe d'opérations psychologiques largue 50 millions de tracts, soit 20 millions de plus que pendant la première guerre du Golfe.

Improvisations interarmées dans la guerre aérienne

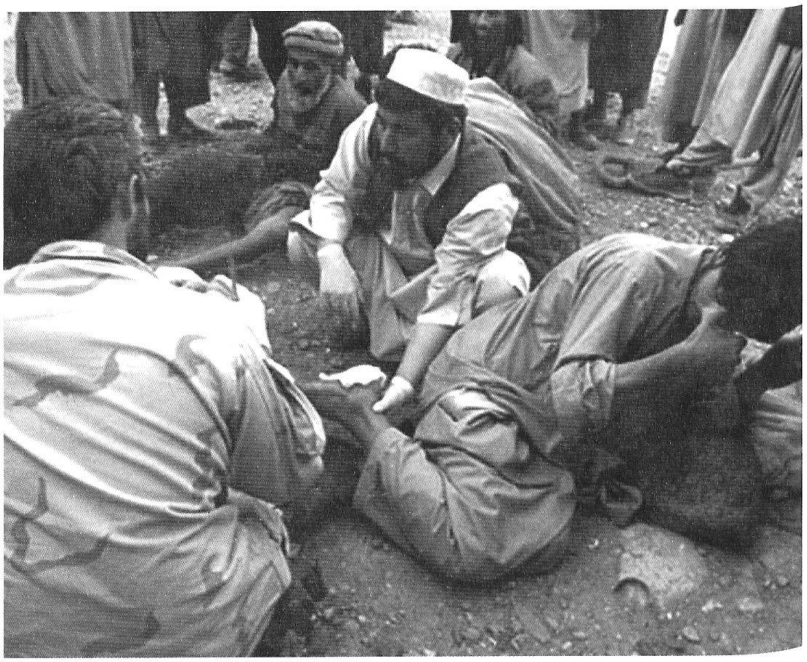
Dans le cadre de l'opération «ENDURING FREEDOM», la totalité des éléments engagés doivent s'adapter aux conditions d'une guerre non conventionnelle. L'intégration interarmées n'a jamais été aussi poussée, car l'urgence de la situation et les défis à relever rendent périmées les traditionnelles rivalités et frictions entre services. Ainsi il n'est pas rare qu'un contrôleur au sol de l'*Army* communique avec un chasseur-bombardier de la *Navy*, qui s'est ravitaillé auprès d'un appareil de l'*Air Force*. La totalité des transmissions peuvent s'effectuer sans distinction d'un élément à un autre, alors que, par exemple, l'incompatibilité des systèmes durant la guerre du Golfe en 1991 contraignait à envoyer par écrit les demandes d'appui à la *Navy*. En fait, la fusion en temps réel des informations et l'utilisation d'un réseau de transmission informatisé s'avèrent des atouts considérables.

Chaque armée a également modifié dans l'urgence ses procédures et sa doctrine. Traditionnellement, les stratèges de l'*Air Force* se désintéressent des cibles réduites comme un char isolé, un groupe de soldats ou une cahute abritant un canon: les pilotes et leurs commandants se préparent toute l'année à détruire avec précision des objectifs d'importance stratégique ou opérative, comme des postes de commande-

ment ou des bâtiments ministériels. Or ce type de cible est rare en Afghanistan, où les besoins relèvent presque exclusivement de l'appui aérien rapproché *(Close Air Support, CAS)*. Après quatre semaines d'hésitations et des discussions prolongées avec les troupes au sol, le *CAOC* ramènent le cycle de planification pour une mission d'attaque de 72 à 12 heures, et divisent le pays en 30 zones de destruction, au sein desquelles les avions peuvent attendre une demande d'appui rapproché.

Pour les contrôleurs avancés, un contact direct peut être établi dans leur secteur, avec la totalité des avions disponibles, qu'ils appartiennent à l'*Air Force*, à la *Navy* ou aux *Marines*; selon les besoins, ils fournissent une description de l'objectif, l'illuminent avec un rayon laser ou transmettent ses coordonnées GPS à l'équipage de l'appareil, qui les introduit dans ses projectiles. Le délai entre une demande de feu et l'arrivée des coups au but atteint en moyenne 20 minutes.

Cette présence au sol, conjuguée à l'évolution technologique des vecteurs air-sol, ont permis en dix ans une amélioration considérable de l'arme aérienne: alors que 3000 sorties d'attaque et d'appui étaient réalisées quotidiennement durant la guerre du Golfe, ce chiffre s'établit à 200 sorties en Afghanistan pour un nombre identique d'objectifs combattus. Ainsi les 10 avions nécessaires pour détruire une seule cible durant «DESERT STORM» sont remplacés en Afghanistan par 1 appareil détruisant en moyenne 2 cibles différentes par vol.



Les progrès réalisés dans les procédures et l'amélioration des équipements sont toutefois contre-balancés par les précautions légales prises pour éviter des dommages collatéraux. Presque chaque attaque au sol sans contrôleur avancé doit recevoir l'approbation du QG du *Central Command*, en Floride. Malgré la retransmission en temps réel des images filmées par les drones ou les avions de combat, le nombre de juristes impliqués dans l'évaluation des risques posés par le milieu et les munitions retardent parfois l'autorisation, au point de perdre certaines opportunités fournies par des renseignements de qualité. Les dommages collatéraux sont restés assez bas, puisque entre 1000 et 1300 non-combattants ont péri sous les bombardements. Par rapport aux centaines de milliers d'Afghans sauvés de la mort par famine ou maladie, ces pertes tragiques restent acceptables.

Durant les 76 premiers jours de l'opération «ENDURING FREEDOM», c'est-à-dire du début des frappes aériennes à la présentation du nouveau gouvernement afghan, l'aviation américaine effectue 6500 missions d'attaque et largue 17500 projectiles sur 120 objectifs fixes et plus de 400 objectifs mobiles. Sur les 57% de munitions intelligentes engagées, le type de guidage est également réparti entre laser et GPS. Les principaux vecteurs d'attaque sont les bombardiers lourds *B-1B Lancer* et *B-52H Stratofortress*, qui effectuent des missions de 12 à 15 heures en parcourant 9000 kilomètres. Avec 10% des sorties, ils larguent les deux tiers des munitions, soit 11500 projectiles.

Au total, l'*Air Force* n'effectue que le 25% des missions aériennes durant la première phase de l'opération, même si ses nombreux appareils de reconnaissance et de surveillance font 325 sorties jusqu'à la fin novembre.

En raison surtout de la configuration géographique, c'est l'aéronavale américaine qui réalise la majorité des vols. Jamais une telle pénétration à l'intérieur des terres n'a dû être pratiquée au quotidien, et les chasseurs-bombardiers de la *Navy*, pour atteindre leur secteur de combat, s'appuient sur les ravitailleurs de l'*Air Force* ou de la *RAF* britannique; l'éloignement moyen de 800 kilomètres implique des missions de 6 à 9 heures, soit le double de la normale; le nombre limité de ravitailleurs nécessite parfois un atterrissage au Pakistan pour refaire le plein de carburant. De plus, l'incertitude liée à l'évolution des demandes fait que le 80% des appareils décollent sans objectif précis, et sont dirigés par les *AWACS* de l'*Air Force* avant d'entrer en contact avec les contrôleurs avancés.

La «Navy» et les «Marines»

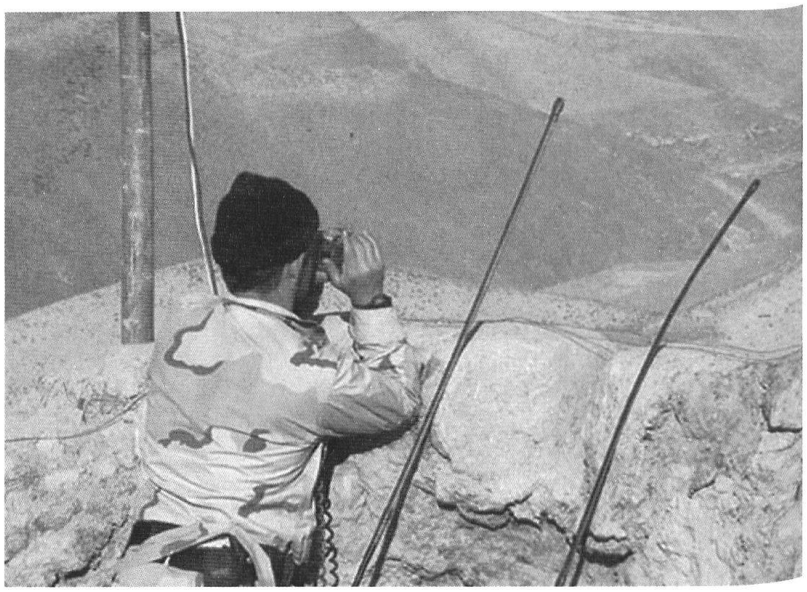
L'effort produit sur les porte-avions est, de ce fait, considérable: à partir du mois de novembre, la nécessité de mener en moyenne 100 sorties par jour pour appuyer les combats terrestres impose au personnel embarqué des journées de travail qui atteignent 20 heures. Durant la première phase de l'opération, les *F-14 Tomcat* et les *F/A-18 Hornet* de la *Navy* réalisent ainsi 4900 missions d'attaque, engageant 90% de munitions à guidage laser, satellitaire ou télévisuel. La flotte américaine tire également 88 missiles de croisière *Tomahawk* dans les dix premiers jours de l'opération, dont la moitié à partir de sous-marins; elle parvient à ramener le cycle de programmation des missiles de 101 minutes, la norme durant la guerre du Kosovo, à 19 minutes.

La marine américaine innove également dans l'usage de ses navires: le 30 septembre 2001, elle fait appareiller le porte-avions à propulsion conventionnelle *Kitty Hawk* de son port d'attache de Yokosuka au Japon, et le fait naviguer à vitesse maximale jusqu'à l'océan Indien; à son bord, une escadre aérienne amputée de tous ses avions à réaction, mais renforcée notamment par des hélicoptères du *160th SOAR* et par un bataillon du *75th Rangers Regiment,* appartenant tous à l'*Army*. De la sorte, le *Central Command* va pouvoir disposer d'une deuxième base avancée pour ses forces spéciales, ce qui réduit sensiblement les problèmes de sécurité opérationnelle. C'est à partir de cette «plate-forme» que des éléments sont insérés au sud de l'Afghanistan.

Le Corps des *Marines* fait également preuve d'imagination pour s'adapter au théâtre d'opérations. Les formations amphibies stationnées dans l'Océan Indien remplissent une mission inhabituelle: évacuer un hélicoptère de l'*Army*. Dans la nuit du 20 octobre, un *Black Hawk*, transportant des *Rangers*, s'est écrasé au Pakistan, près de la frontière afghane; en quelques heures, la *15th MEU* fait décoller plusieurs hélicoptères *CH-53E Super Stallion* qui volent jusqu'au lieu de l'ac-

cident, hissent le *Black Hawk* en partie désossé, sont pris en embuscade lors d'une halte sur un aérodrome pakistanais, ce qui les force à se replier sans l'épave, avant de monter un groupe de forces qui va revenir terminer le travail. Par la suite, les bases au Pakistan sont sécurisées en permanence par les *Marines*.

La principale contribution du Corps à l'effort principal est la constitution d'une base opérationnelle avancée au cœur du territoire sous contrôle ennemi. Le 25 novembre, une compagnie de *Marines* à bord de *6 Super Stallion* s'enfonce en pleine nuit sur 640 kilomètres, pour s'emparer de l'aérodrome de Kandahar; moins d'une heure plus tard, la piste était opérationnelle et les premiers *C-130* atterrissent, débarquant des fantassins supplémentaires et des véhicules légèrement blindés. Par la suite, un véritable pont aérien nocturne permet de renforcer en permanence le camp retranché et de débarquer des moyens allant de l'hélicoptère de combat au bulldozer: chaque nuit, 10 avions de transport moyens *C-130* atterrissent et redécollent avant l'aube, alors que les avions de transport lourds *C-17* effectuent au total 43 livraisons.



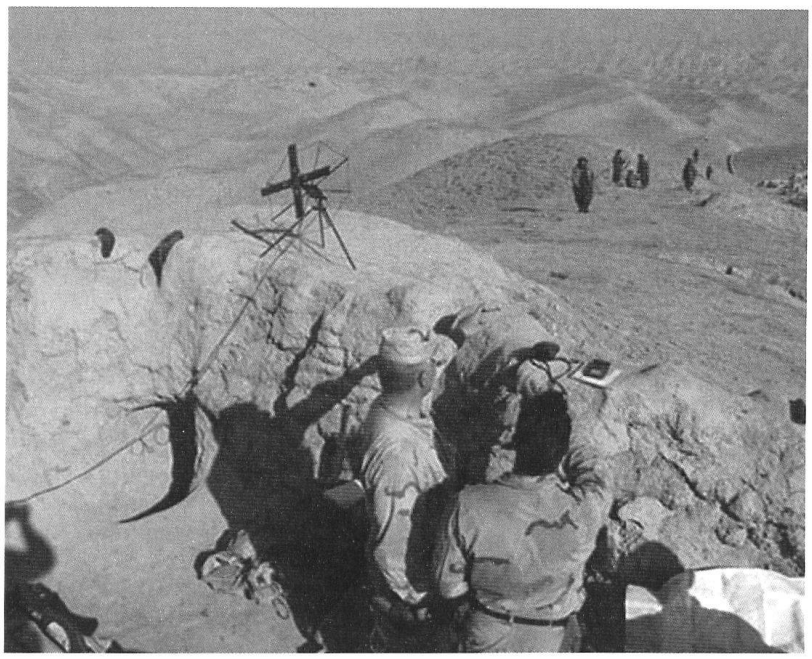
Renseignement stratégique

Dans le cadre de la stratégie d'ensemble, l'intégration renforcée concerne également les services de renseignements. Les images satellitaires du *National Reconnaissance Office (NRO)*, les détections de la *National Security Agency (NSA)*, les évaluations de la *Defense Intelligence Agency (DIA)* et les informations de la *CIA* sont non seulement disponibles en permanence au QG de Tampa, mais elles sont également distribuées jusqu'à chaque équipe de Bérets verts engagée au sol. Bien entendu, la collaboration étroite entre forces spéciales et services de renseignements est la règle, aussi bien en phase de planification que durant l'action proprement dite. Ce qui est vraiment nouveau, c'est l'intégration des moyens de la CIA à une stratégie d'ensemble dirigée par les militaires.

La mort d'un officier de la CIA durant la mutinerie menée dans la forteresse de Mazar-i-Sharif, alors qu'il est en train d'interroger des prisonniers taliban, montre au grand jour l'implication étroite de l'agence dans l'opération «ENDURING FREEDOM» et révèle l'existence de sa division paramilitaire. En fait, les membres de cette unité effectuent de nombreuses missions clandestines en Afghanistan à partir de la prise du pouvoir par les Taliban, et des contacts utiles ont été établis et maintenus durant les années qui ont suivi. Le succès rapide de l'opération doit aussi beaucoup à ces relations de confiance. De plus, les renseignements obtenus par la CIA avant le 11 septembre ont permis de cibler les recherches et les interrogatoires après l'effondrement des fondamentalistes. Une quantité énorme d'informations a ainsi pu être réunie sur les activités d'Al-Qaïda.

Par ailleurs, la CIA engage également des moyens propres, comme ces drones armés qu'elle tente initialement de garder à son usage exclusif. Mis au point par l'*Air Force* au début de 2002, les avions sans pilote *Predator* équipés de missiles antichars *Hellfire* télécommandés ont en effet d'abord été livrés à l'agence, qui en engage plusieurs avec succès en Af-

ghanistan – sans que l'on connaisse exactement l'ampleur de ce succès. En revanche, on sait que le chef militaire d'Al-Qaïda, Mohammed Atef, a été traqué et localisé par un drone *Predator* de la CIA équipé d'un illuminateur laser, ce qui a permis de guider la bombe larguée par un *F/A-18* et de mettre la cible définitivement hors d'état de nuire. Resté près du lieu de l'impact, le même drone a d'ailleurs pu diriger une seconde frappe, lorsque des membres du réseau sont venus tenter de déblayer les décombres !



Malgré cela, l'exploitation du renseignement demeure insuffisante si des préjugés entrent dans le processus. Contraints dans l'urgence de planifier une guerre non conventionnelle, les militaires américains ont en effet surestimé la résistance des Taliban et des combattants d'Al-Qaïda, puisqu'ils pensaient que cinq mois seraient nécessaires pour renverser leur pouvoir, et surtout sous-estimé la capacité des forces spéciales à redresser l'opposition et à maximiser l'effet des frappes aériennes. En fait, Kandahar est tombée avec trois mois d'avance sur le plan horaire initial, et les diplomates ont été contraints de mener au pas de charge la formation d'un nouveau gouvernement.

Il faut toutefois reconnaître que les risques conceptuels pris par les Forces armées américaines ont permis de remporter une victoire remarquable. Surveillés par des drones immanents, entourés d'ennemis mobiles et bombardés par des avions invisibles, les Taliban ont été défaits parce qu'ils n'avaient pas d'issue: concentrer leurs moyens pour résister aux offensives rebelles les exposait à la destruction par air, se disperser pour y échapper empêchait de tenir la moindre portion de terrain. Une petite partie d'entre eux est parvenue à se réfugier dans des régions montagneuses, et d'autres ont plus ou moins rapidement changé de camp pour se soustraire à une mort certaine; mais entre 8000 et 12000 d'entre eux ont rejoint leur Créateur, dont l'évocation permanente n'a pas joué le rôle escompté.

Le rôle central joué par les forces spéciales dans ce succès, enfin, doit attirer l'attention sur le développement des formations non conventionnelles. Dans les années 90, alors que l'ensemble des armées subissaient une brutale contraction de leurs moyens, le Pentagone a augmenté les ressources allouées à l'*USSOCOM*, jusqu'à ce qu'il atteigne actuellement 3 milliards de dollars annuels pour environ 40000 militaires de tous types. Avec la durée de formation et l'âge des membres des forces spéciales, ce sont des décisions prises au lendemain même de l'effondrement communiste qui ont porté leurs fruits en Afghanistan. L'analyse prospective de la situation géostratégique a non seulement cerné l'évolution des menaces, mais également les réponses devant y être apportées.

Il va de soi qu'une telle démarche est valable pour la Suisse également, abstraction faite des différences d'échelle et de stratégie. Avoir raison avec dix ans d'avance, au besoin seuls, reste le défi permanent des militaires.

L. M.